

Betty Duby.

Un regard.

Un regard en dit tellement long...

Il est le miroir des sentiments, des pensées, des émotions.

Il peut être amoureux, amical, bienveillant et empreint de douceur.

Mais gare aux regards en biais, en colère ou mesquin.

Le regard est celui que l'on croise au quotidien, dans sa vie familiale, dans son travail, dans ses loisirs ou au gré de ses déplacements.

Toutes ces interactions sociales se jouent à travers un regard.

Même si l'on camoufle son visage, si l'on perd sa gestuelle, le regard parle et transmet des messages.

Regards croisés dans une gare, dans un magasin, dans un hôpital, dans une église, dans un parc...

Tous ces regards comportent un code social que l'on intègre dès son plus jeune âge.

Et nous n'aurons certainement pas le même regard selon la situation donnée pour un même lieu...

Que j'assiste à un baptême ou à des obsèques, le lieu sera identique mais mon regard ne transmettra pas la même émotion.

Il en va de même pour un lieu public, l'émotion transmise sera différente si je croise le regard d'un parfait inconnu dans une gare ou celui d'une personne que j'apprécie.

Que c'est beau un regard qui sourit !

Et sous mon masque d'infirmière, je pose un sourire dans mes yeux pour établir un premier contact rassurant avec mon patient.

Mais, gare à mon regard si je me sens agressée...

Mon chat l'a bien perçu ce matin lorsqu'il a eu la bonne idée de me mordiller le pied.

Son regard à lui aussi en disait long !

Son petit bout de beurre n'arrivait pas assez vite !

Et que de regards énamourés après avoir obtenu sa gourmandise...

Le regard se veut donc aussi tendre et manipulateur...

Mais gare à la manipulation malveillante !

Alors soignons nos regards, ils reflètent tellement nos intentions...

Message aux lecteurs :

Gare à mes égarements dans mes élucubrations au sujet du regard.

Je m'en excuse si ce texte est un peu décousu.

J'espère que vous porterez un regard bienveillant dessus.

Coup de blues à Aix TGV (sur l'air de c'était mieux avant)

Devant la gare ventée, chacun se presse devant un étalage de sandwiches à la mie molle saturée de mayonnaise et autres charcuteries ou pire encore d'une triste salade sous cellophane étiquetée.

Je me souviens d'un temps passé devant le zinc d'un buffet dans l'odeur acre d'effluves mêlées d'un demi consommé, de coquilles d'œufs durs oubliés près d'une gitane maïs à demi consommée.

Chacun se complaît sur une banquette solitaire, le regard atone absorbé sur l'écran d'un Iphone connecté.

Je me souviens des banquettes en faux cuir élimé où se vivaient des rencontres éphémères dans l'attente de trains aux destinations contraires.

Une annonce interrompt d'éventuelles rêveries : "Nous vous rappelons qu'il est interdit aux personnes non munis d'un titre de transport d'accompagner les voyageurs sur le quai".



Est-il si loin le temps où pour le modique prix d'un ticket de quai, une amante délaissée pouvait arracher encore un dernier baiser ?

Sinistre gare d'Aix TGV qui m'inspire cette litanie et me fait pousser ce dernier coup de gueule :

A quoi pouvait penser l'architecte qui a décidé d'implanter des tables basses à 1,50 m des sièges ?

Résultat : j'ingurgite ma salade posée sur les genoux, faisant profiter au mieux mon écharpe ou pire encore ma chemise voire le pantalon d'une sauce censée agrémenter un mélange incertain.

Ceci dit, faire Aix-Laval en 5h23, confortablement installé en 1ère classe , c'est pas mal non plus, non ?

ALORS C'ÉTAIT MIEUX AVANT ?

Michel C

Défi #23 – Paul Béland

Je prends un taxi, ma voiture a rendu l'âme, un peu comme moi. Une coquille vide, je me sens comme cela. Je vis continuellement dans un brouillard si dense que tout autour de moi percole en moiteur et viscosité; pas autant que mes yeux. Je ne rêve pas. Je ne rêverai plus. Je suis à l'agonie; celle de la lassitude et de la tristesse. Les mots « plaisir » et « bonheur » sont bannis à tout jamais de mon glossaire et je suis assez intelligent pour concevoir l'irréversibilité. Mort dans un corps de vivant, enchevêtré dans les cordages du tout puissant : Le Deuil.

J'arrive à la gare; je pars voir mes parents pour la première fois depuis qu'elle est partie; il y a 10 mois. Un ultime voyage avant de sombrer dans la déprime absolue. Je ne sais pas comment je suis arrivé à rester « existant » tout en cohabitant avec mes frangins : l'angoisse, la solitude, le dégoût et le mépris de moi-même. Elle était ma seule lumière et elle a osé elle-même fermer l'interrupteur; pourquoi je ne fais pas la même chose ?

Je ne vois que le bout de mes pieds. Je n'entends que mon cœur qui frappe dans ma poitrine; le maudit chien de cœur qui bat encore. Je ne sens plus, je ne goûte plus et croyez-moi : rien à voir avec ce que tout le monde parle à la télé.

Une idée traverse mon esprit. Une étincelle, un moment non seulement rare mais inexploré depuis des lustres. La chaleur du soleil matinale me réchauffe; sensation insolite. Je lève donc la tête, stupéfié, je découvre que je ne suis pas seul.

J'aperçois deux jeunes enfants qui sautillent de joie à la venue du train qui approche. J'entrevois un homme d'affaire ajuster sa cravate; elle est bleue pigmentée de rouge. Je distingue des pas, partout autour de moi et le tumulte de la vie quotidienne. La vie ? Quotidienne ? L'étincelle dans mon esprit fait des ravages et enflamme soudainement mes cortex et électrise mes sens. Je vis ?

Je regarde à nouveau les deux enfants là-bas. Je souris... tiens ! Un jeune couple amoureux passe à côté de moi; elle me regarde en souriant et ce regard m'indique qu'il était temps que je revienne à la vie.

Mes deux enfants m'attendent en sautillant de joie, chez mes parents.

Défi 23 : Gare et regards

Depuis le jour que j'avais zieuté la mémé à la robe de chambre à fleurs qui swinguait grave avec la grand' lumière, je revenais souvent poser mon cul sur le banc de la gare. Je me racontais dans ma pauv'caboché que peut-être y se passait toujours des trucs dans cette gare.

Et ben j'ai pas été déçu du voyage. J'y allais pas tôt dans la gare, ben non le matin, je pionce, faut dire que la journée elle est déjà tellement longue, je m'emmerde déjà tellement que j''vais pas non plus la faire démarrer aux aurores. Pas la peine de m'taper un bad'trip dès le matin, pis j'ai un peu deux de tension moi quand je m'arrache de mon pieux.

Mes fesses sur le banc, ma daronne, elle dirait avachi, je mate les gens qui passent. Depuis la rencontre avec la vieille là, cool dans sa vie, perdue dans son monde, je me dis que ça vaut peut-être le coup de regarder les gens qui passent.

Mais en fait, souvent, les gens, ils te regardent pas, ils te calculent pas en fait, ils passent à donf, ils matent leurs pieds, pis pas plus. Ils ont des têtes de six pieds de long, la bouche retournée, ils décrochent jamais un sourire, ils en ont rien à battre des autres, les gens. Au moins Mémé, son monde, on aurait dit qu'y était marrant, il avait l'air chouette cool. On aurait dit qu'il semblait doux presque léger comme une plume. Comme quand t'es un peu foncé.

Des fois, là sur mon banc dans la gare, j'croise un regard, un qui s'égare, qui sans le faire exprès il tombe sur moi, une erreur quoi, alors vite il s'échappe, il se barre, il prend la tangente, il met les voiles, il se carapate. J'sais pas, j'pige pas en fait, ils ont les j'tons ou quoi. Être crevard d'un sourire, elle m' fait pas bander moi leur vie.

Moi je demande pas grand-chose, juste un regard gentil, un sourire. Je demande même pas de thunes, j'en ai rien à secouer de leur pognon, j'voudrais juste sentir que j'existe, que je suis pas transparent, que ma vie elle sert pas juste à que dalle.

Des fois leurs regards, c'est encore pire, ils te jugent, je vois bien ce qu'y pensent, il a rien d'autre à foutre ce branleur que de rester l'cul sur un banc, mais je t'emmerde, qu'est-ce que tu sais de ma vie ? t'es qui toi pour me juger ? T'es sûr qu' ta vie elle est plus meilleure que la mienne, parce que vu la gueule que tu tires, ça a pas l'air d'être la fête tous les jours.

En fait je voudrais m'en carrer de c' qu'ils pensent les autres, je voudrais que leur regard de merde il glisse sur ma peau.

Mais j'arrive pas, je voudrais seulement des fois, sentir un truc dans leurs yeux, pas de la pitié parce que ça, ça me débèquète mais comme un intérêt, un peu de chaleur. Je demande pas de faire conversation mais juste être là un instant dans leur putain de vie.

Partager un vrai regard.

Regards dans la gare

Padoue, Italie. Je suis en déplacement professionnel pour un congrès télécom.

Après une journée passée à écouter passivement les intervenants, nous décidons, un collègue et moi, d'aller nous dégourdir les jambes à Venise. En train, le trajet n'est pas long. Seulement une trentaine de minutes séparent la gare "Padova Centrale" de la gare "Venizia-Santa Lucia".

« Due biglietti per Venezia per favore » dis-je au préposé. Même si je ne maîtrise pas la langue il m'est facile de constituer des phrases élémentaires. Et lorsque je ne connais pas le mot en italien, je l'invente à partir du mot français en marquant toutes les voyelles. Cette méthode fonctionne souvent assez bien. J'adore entendre parler italien.

« Andata e ritorno ? » me demande-t-il.

Je ne comprends que le mot "ritorno" mais dans le contexte il m'est facile de comprendre le sens de la question.

« Si, prego »

Je paye rapidement et m'enquière du quai de départ du prochain train pour Venise.

« Piattaforma numero quattro.

-Grazie mille.

-Prego »

Nos billets en poche nous rejoignons le quai numéro quatre.

La voie est déjà occupée par un train mais ce n'est pas le nôtre. Les portes sont ouvertes.

En passionnés que nous sommes de notre domaine d'activité, nous échangeons sur le quai à propos des présentations auxquelles nous avons assistées dans l'après-midi.

Tout en discutant, je suis attiré par le regard d'une jeune femme assise dans le train en partance. Elle est élégamment vêtue comme le sont souvent les italiennes. Elle me regarde à la dérobée.

Elle est très jolie et mon ego est flatté.

Je la regarde à la dérobée également et quand elle plonge son regard dans le mien, ma réserve et ma timidité me tétanise. Mon regard fuit et se pose alors sur une seconde jeune femme que je n'avais pas

remarquée jusque-là. Celle-ci est assise dans le même sens que la première et juste derrière elle. Elle a un style différent de la première et est très jolie également. Elle me regarde aussi.

A cet instant je n'écoute que très distraitement mon collègue.

Je passe du regard de l'une au regard de l'autre. Ce jeu m'est très utile car quand le regard de l'une me trouble, je passe au regard de l'autre. Aucune des deux ne peut percevoir ce manège.

Je joue ainsi pendant de longues minutes. Puis, je prends un peu d'assurance et comme la situation m'amuse, je souris.

J'ai en retour deux sourires éclatants.

Mon cœur bondit. Mon cerveau s'emballe. Dois-je sauter dans ce train et laisser en plan mon collègue ? Comment gérer la situation avec ces deux femmes une fois à bord ?

Je me remémore à ce moment les commentaires d'un ami italien à propos de ses compatriotes. Le cœur des femmes, en Italie, est de braise et les relations amoureuses sont à la façon "Carmen". Tu m'aimes, ou tu meurs !

C'est à ce moment que les portes se ferment et que leur train démarre.

J'adresse mon plus beau sourire à ces deux jeunes femmes que je vois s'éloigner pour toujours.

....

« T'es dans la lune ou quoi ? As-tu entendu ce que je te disais ?

- Euh, non ! tu disais quoi ?

- Je disais que les communications point-multipoint¹ peuvent présenter un énorme avantage par rapport aux communications point-à-point².

- Je suis tout à fait de ton avis. »

Xavier



¹ Système permettant d'établir simultanément des communications entre un point A unique et plusieurs points distants (B, C, D, E...)

² Système permettant d'établir une communication entre un point A unique et un point B distant unique.

Défi 23. Gare et regards.

Sous le ciel empourpré de pollution subsistent encore quelques villes isolées coiffées d'une coupole de protection, cultivées jusque dans les moindres parcelles afin d'assurer la survie de chacun. La communication entre elles ne se fait plus que par la voie des ondes, les ressources en énergie étant devenues trop précieuses pour les gaspiller dans les transports. À l'intérieur les vélos ont repris le pouvoir. Les distractions demandent aux parents de la créativité, voire de l'ingéniosité, pour occuper leurs enfants, mais beaucoup ne regrettent pas leur ancienne vie, découvrant ou redécouvrant de nouveaux loisirs. Les dirigeants quant à eux, font au mieux en réhabilitant des endroits de convivialité, tels que d'anciens lieux de vie : quelques musées, des espaces de détente, une gare... C'est dans cette dernière que Nestor Purma a décidé d'emmener ses enfants aujourd'hui.

Nestor est un nostalgique. Pas des trains, non, mais des regards qui se croisaient dans les gares autrefois. Vite lancés, et aussi vite oubliés. Dans celle-ci, des photos de visages ont été exposées un peu partout sur les quais désaffectés. Certaines à hauteur normale, d'autres plus basses pour permettre aux enfants de mieux les regarder mais aussi de lire l'inscription attribuée à chacun des clichés. Nestor aime venir dans cette gare. Elle lui a déposé sa femme il y a des années. « C'est d'ailleurs un des plus beaux sourires du 6 heures 29 » s'émeut Nestor en désignant sa photo affichée dès le hall d'entrée à ses enfants. Sous celle-ci est écrit « Authenticité ».

À quelques mètres est figée une autre dame qui sourit aussi mais, ses yeux ne regardant pas l'objectif, elle donne la possibilité à chacun de l'interpréter à sa façon. C'est Chloé qui réagit la première, en suggérant qu'il faut suivre la direction de son regard, tout en annonçant le mot « Altruisme » écrit au bas de celle-ci. Et en effet, celui-ci amène le visiteur droit vers une autre photo, dans un recoin légèrement en retrait du quai. Nestor est ravi, il n'avait jamais fait le lien. Chloé a toujours été vive. Mais c'est Jimmy qui l'atteint en premier. Aussitôt rattrapé par Chloé, qui n'oublie pas de rappeler à son petit frère que sans elle il ne l'aurait pas vue. Jimmy n'écoute pas Chloé. Jimmy est fasciné par le regard profond de ce vieil homme sur la photo. Doux, rempli de tristesse, mais profondément humain, qu'une peau fripée par l'âge et de larges rides au front accentuent. « so... li... tude, ça veut dire quoi solitude, papa ? ». Nestor prend le temps de lui expliquer...

Juste à proximité, devant un ancien kiosque à journaux, se trouve la suivante : un enfant au regard gourmand avec une sucette à la bouche. Il est blond, joufflu, et ses bouclettes retiennent la lumière. Le gamin semble défier le photographe, ou quiconque, de lui retirer sa friandise : « Avidité ». Les photos s'enchaînent, toujours suivies par les explications plus ou moins sommaires de Nestor. Pas trop pompeuses les explications, il ne s'agit pas d'ennuyer ses enfants ou de basculer dans quelque leçon de morale, mais tout de même, l'occasion d'évoquer ces valeurs oubliées, Nestor ne les loupe pas.

Les voici par exemple devant cette photo d'un couple, photographié côte à côte mais visiblement contrarié, sous lequel on peut lire « Discorde ». Le moment d'évoquer son couple, et tous ces gens qu'ils connaissaient, partis vers une autre ville, une autre vie, lorsqu'ils le pouvaient encore. Nestor ne veut pas finir sur une note sombre et, d'un bond, se retrouve au milieu des voies, les enjoignant à le suivre malgré leur appréhension. Sur ces voies abandonnées, des marchands de glaces poussant leur petit chariot sur les rails finissent de convaincre les moins courageux à franchir le pas. C'est le cas de Jimmy et Chloé. « Ça sera une à la fraise et une à la vanille, s'il vous plaît » lance Nestor au vendeur en faisant mine de s'intéresser à un autre portrait accroché à hauteur d'enfant sur un réverbère. Leur glaces à la main, les deux enfants s'approchent, découvrant le visage souriant d'un homme orné d'une moustache recourbée, que deux timides fossettes mettent entre parenthèses, et aux énormes yeux rieurs, sous lequel un panneau affiche « Conviction ».

C'est sur cette ultime photo que leur visite dans ce mémorial s'achève, laissant les enfants à leur imaginaire face à toutes ces interprétations formulées par des adultes en voie de perdition...

Demain ce sera jardinage.

Gare aux regards

Elle le regarde encore et encore. Il la regarde aussi. Il s'en va bientôt. Ils vont se quitter pour un certain temps. Elle ne le lâche pas des yeux, elle ne le verra plus pendant longtemps. Elle s'en met plein les mirettes de lui.

La gare se remplit d'un bruit de moteur, le train va partir, il va partir. Le moteur gronde. Le wagon bouge, avance. Il s'en va, il s'éloigne, il part au loin. Il lui jette un dernier regard à travers la vitre. Ils ne se voient plus. Le train avance, il file. Il part. Elle s'égare.

Il lève les yeux vers l'horloge, il scrute les écrans. Son train n'est pas encore là. Ses yeux s'affolent, il regarde les gens autour de lui, il la voit en pensée, il l'imagine son sac à la main, prête à descendre. Elle va bientôt arriver. Il entend la voix au micro. Son train entre en gare. Elle rentre. Le bruit est encore loin, elle est encore loin, le train se rapproche, elle se rapproche. Le train entre en gare, il arrive sur le quai, elle vient vers lui. Il la voit à travers la vitre. Elle l'a aperçu. Les freins crissent horriblement. Elle est belle. Il la suit du regard, wagon 4, wagon 3, wagon 2, couloir, il ne la voit plus, il la perd. leurs regards se manquent. Elle revient, wagon 1, elle va être là. Il la cherche, il scrute, son regard devient fou. Elle descend, ils se voient, elle est là, leurs yeux s'embrasent, leurs yeux s'embrassent. Il est hagard.

Le train roule, roucoule, régulier. Il les berce.

Elle est assise confortablement dans son wagon. Elle se laisse emporter. Elle se laisse emmener. Elle pense, elle s'égare. Elle l'observe. Elle le trouve pas mal mais elle n'aime pas quand il plante ses yeux dans les siens.

Il est bien sur son siège, il voyage tranquille. En face de lui, elle est belle et calme, son regard furtif croise le sien parfois, elle semble un peu timide ou prudente tout au moins. Il la contemple, il insiste un peu, il voudrait la garder déjà.

Ils sont dans une gare, ils se croisent. Par mégarde, ils se regardent sans se voir.

KARINE

Joyeux Noël

John connaît cette gare comme sa poche. Cela fait plus de trente ans qu'il est à la surveillance. Il passe ses journées devant son moniteur il regarde les gens se pressaient le matin pour aller à leur travail, et se pressaient le soir pour rentrer chez eux. Il a vu des personnes s'embrassaient, d'autres se disputaient, certaines se moquaient et quelques-unes se tapaient dans la gare. Il pensait avoir tout vu, mais peut être que non.

Cette année, il restait d'astreinte la nuit du réveillon de Noël. Certes peu réjouissant, mais les choses étaient ainsi. La plupart des réveillons se passe calmement, tranquillement. Seuls quelques SDF, des habitués du coin, venaient passer y passe la nuit. D'ordinaire, on les fait partir mais pas pour ces nuits-là.

20 heures. John déguste le repas. Sa femme lui a donné une partie du repas de fêtes à réchauffer avec un morceau de bûche en chocolat.

21 heures. John part faire une ronde. Rien n'est à signaler.

22 heures. John est son poste, un livre à la main. Sa femme lui en met toujours un avec sa gamelle pour passer le temps. Une délicate attention.

23 heures. John commence à bailler.

23 heures 30. John baille de plus en plus.

23 heures 40. John s'endort sur son poste de travail.

Minuit. John dort toujours. A travers son moniteur, on aperçoit un train stoppait sur les quais. Le train semble ancien avec une locomotive à vapeur. Il est décoré par des guirlandes et quelques illuminations. La locomotive est de couleur rouge et verte, comme les couleurs de Noël. Un personnage barbu, vêtu d'un costume rouge sort la tête de la locomotive et siffle.

Aussitôt, des petits hommes en costume vert et chapeau à grelots sortent des wagons. Leurs bras sont chargés de paquets enveloppés dans du papiers brillants, comme des cadeaux. Puis, ils disparaissent de l'écran. Ils réapparaissent deux minutes plus tard et reproduisent la même scène. Elle durait depuis plus de trente quand l'un d'entre eux éternue. Le bruit résonne dans tout le quai et réveille John.

A moitié encore endormi, il ne comprend pas ce qui se passe devant son moniteur. Aucun train n'était signalé à cette heure. Il avait joint la direction par téléphone, aucune réponse. Tout le personnel était chez eux pour le réveillon.

D'où sortait ce train ? Qui étaient ces drôles de passagers ? Que faisaient ils ? Que contenaient les paquets ? De la contrebande, des produits dangereux ? John était tombé au cœur d'un trafic ? Le stress lui montait à la tête.

Arrivé sur le quai, John aperçut tout ce petit monde s'affolait dans toutes les directions, sous les yeux d'un vieil homme en costume rouge. A première vue, tous les enfants auraient dit qu'il s'agissait du Père Noël. Or, John était trop vieux pour ce genre de blague.

Il tentait d'interpeller les petits hommes en vert, sans succès. Pressés, ils se déplaçaient si vite qu'ils disparaissaient presque de son champ de vision. Il se rapprocha de l'homme en costume rouge. Avant qu'il ait pu prononcer un mot, l'homme se retourna, posa sa main gauche sur l'épaule de John tout en lui murmurant :

Joyeux Noël

- Chhuuuttt

John fût très surpris qu'il ne dit mot. Le vieil homme siffla de nouveau. Tous les petits hommes retournèrent dans le train en passant par la locomotive. John continuait d'observer la scène. L'homme remit sa main sur l'épaule de John.

- Chhuuuttt, redit -il, calme tel un murmure.

John sentit une main déposer un paquet dans la poche de sa veste. Le vieil homme lui sourit avant de remonter dans la locomotive. Elle démarra en trombe et disparut aussi vite qu'elle était apparue. Plus aucune trace de son passage n'était sur le quai.

John sortit le paquet de sa poche. C'était une boîte carrée, enveloppe dans un papier rouge brillant et enroulé dans un ruban doré, noué. Il le remit dans sa poche. Il ressentit à nouveau une main sur son épaule et ferma les yeux. Lorsqu'il les rouvrit :

- Réveille-toi John ! Ce n'est plus l'heure de dormir !

Son collègue de travail venait d'entrer dans le bureau pour la relève. Nous étions le 25 décembre aux environs de sept heures du matin.

John ne comprenait plus rien. Il rembobina son moniteur. Rien. Il n'y avait plus aucune trace du passage du train, ni des petits hommes en vert, ni même du vieux en rouge. Avait-il rêvé ?

Son collègue s'installait dans le bureau, lui faisant signe de rentrer chez lui.

- Joyeux Noël John !

John acquiesça avec un sourire et prononça les mêmes paroles. Sorti de la gare, John mit ses mains dans ses poches. Il sentait un truc dans sa poche gauche. C'était le paquet cadeau laissé par le vieil homme en rouge. Il était encore là, donc il n'avait point rêvé. De retour chez lui, sa femme, ses enfants et petits-enfants l'attendaient.

- Y'a plein de cadeaux grand-père. Le Père Noël est passé.

- Oh oui je sais.

John en était certain. Il l'avait vu, le Père Noël. Il ouvrit délicatement son paquet. A l'intérieur il y avait une boîte de marrons glacés, ses préférés et un petit mot « *Le silence est d'or. Merci. Joyeux Noël John.* »

Il s'installa sur le canapé à côté de sa femme. Il contempla le reste de la famille en train de déballer les cadeaux sous le sapin.

- Qui t'a offert ces marrons glacés ? lui demande son épouse.

Un grand sourire illumina le visage de John.

Romain L.A.

Gare et regards _ Annie

Il y a deux endroits que j'adore, pour regarder les gens; les terrasses de café et les quais de gare.

Au café je suis là, assise avec une boisson, j'observe, je commente dans ma tête si je suis seule, ou alors avec la personne qui m'accompagne. Eh oui, être à plus de deux est un exercice impossible.

Sinon, autre lieu très agréable pour dévisager mes contemporains, les quais de gare. J'utilise assez souvent une petite gare pour rejoindre la sous-préfecture, mais mon plaisir a lieu lors du retour.

J'arrive une demi-heure avant mon train, j'attends, et surtout j'apprécie tous ces visages si différents.

Pour moi, il y a deux indices pour connaître les gens; les regards et...les chaussures.

-Il y a le regard préoccupé, celui qui cherche à tout savoir.

-Il y a le regard distrait de celui qui est obsédé par une idée, un sentiment, un souci.

-Le regard éteint, la personne est fatiguée, elle n'a plus d'expressions.

-Le regard mystérieux, le regard de celui qui a un secret.

-Le regard noir, la vie semble difficile, ardue, y a t-il une solution?

-Le regard coupable, quelle faute a t-il commis?

Pour conclure, je citerai Francis Blanche «Mon reg

De regard en regard, de gare en gare.

J'arrive à la **Gare** du Nord, bondée comme toujours lors du début des vacances d'hiver. A vrai dire, les touristes ne sont pas les seuls à vouloir quitter Paris par ce sombre vendredi 24 décembre. La veille de Noël tombe cette année une fin de semaine. C'est ainsi que la foule des travailleurs, celle des étudiants rentrant pour le week-end, ainsi que celle des « banlieusards » qui, chaque soir, rentrent chez eux, s'ajoute aux touristes. Ou plutôt, ce sont les touristes qui s'ajoutent aux voyageurs habituels. Je ne sais plus, je suis un peu embrouillée... Moi qui ne suis pas habituée aux foules, je viens, à vrai dire, de traverser une épreuve plus redoutable encore: la traversée de Paris en métro ! La ligne, déjà la plus chargée d'habitude était cette fois presque impraticable. J'avais dû laisser passer plusieurs rames de métro avant de pouvoir monter dans l'une d'elles avec ma grosse valise – et alors, ce fut moi la touriste encombrante dont on se serait bien passé...

A présent, je respire. Le quai duquel mon train va partir n'est pas très encombré. La densité de valises, de sacs à dos et de skis par rapport au nombre de personnes paraît élevée, ce qui indique que les voyageurs sont pour la plupart des touristes. Un rapide **regard** sur le grand panneau des horaires m'indique qu'il est temps de monter dans le train.

Je trouve mon siège très facilement et m'installe. C'est encore un de ces vieux trains à compartiments de 6 personnes et couloir longeant les fenêtres. Ce soir, vers 22h, un employé nous fera tous sortir du compartiment et le transformera en dortoir, les sièges devenant couchettes.

Je n'ai jamais réussi à dormir dans un train couchettes. Le balancement du train sur les rails se répartit dans tout le corps en situation couchée et, paraît-il, cela exerce un effet berçant. En ce qui me concerne, je me sens secouée comme « un sac à patates », comme si mon corps amplifiait la moindre vibration.

Me voici, enfin, dans ce train pour Rome ! L'avion et moi, cela fait deux – à moins vraiment que je ne puisse m'y prendre autrement, par exemple pour une question d'horaires. Il faut reconnaître qu'un trajet d'un jour et une nuit – fois deux si l'on compte le retour - constitue presque des vacances en soi. Un déplacement dans le cadre de son travail, pour quelqu'un de fort occupé, serait impensable en train. En réalité, je suis, moi aussi, bien occupée, mais je puise dans mes congés les jours que je passe dans les trains. Je travaille au musée du Louvre et il m'arrive de devoir me rendre dans une ville étrangère pour des tractations concernant des échanges d'œuvres d'art. C'est ainsi que j'ai fait connaissance avec les **gares** d'un nombre appréciable de villes européennes !

Si j'apprécie tant les voyages en train, c'est en raison de la vue que m'offre la grande fenêtre qui se trouve devant moi. Mon **regard** se repaît goulûment des paysages qui s'offrent à lui. Le même paysage se déroulant avec la constance de la monotonie m'apaise. Au contraire, des paysages changeants, contrastants – parfois même de

brusques alternances entre plaine et montagne, comme l'on trouve dans certaines parties de la Suisse, me sont très profitables aussi en ce qu'ils maintiennent mon attention, me tiennent éveillée et améliorent mes facultés d'observation. Si j'étais un peintre, il me semble que je serais séduite par une façon très peu orthodoxe de pratiquer mon art : je viendrais peindre dans les trains ! Bien que mes modèles – paysages, églises de campagne, ponts, rivières – défileraient bien trop rapidement pour me permettre de les reproduire sur une toile, ce qui m'intéresserait surtout, ce serait de donner l'impression du mouvement, d'une sorte de fuite en avant qui expédie hors de vue ce que l'on vient à peine d'apercevoir... Ces observations induisent une très troublante méditation sur la nature du temps – et, en même temps, de l'espace.

Mais je ne suis pas un peintre. C'est mon métier d'historienne d'art passant sa vie dans les musées qui amène chez moi ce genre de réflexions.

C'est ainsi que, lors de ce genre de voyage, je ne puis lire que très peu. Mon **regard**, sans cesse attiré par le paysage comme par un aimant, se détache inmanquablement des lignes que je tâche de lire. Bien sûr, je n'observe cette incapacité de lire que dans ces voyages inhabituels. Dans mes trajets routiniers pour le travail, maison – bureau, bureau – maison, c'est plutôt aux lignes de mon livre que s'attache mon **regard**.

C'est ainsi que, de **regard en regard**, de **gare en gare**, se passent en général mes voyages professionnels.